

François Brigneau

avec la collaboration

d'**Henry Charbonneau** et **Henri Gault**

L'AVENTURE
est
FINIE POUR EUX

1960

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1960, Librairie Gallimard.

A JEAN RÉVILLON

*sans qui ce livre n'eût sans doute
jamais été écrit.*

DEGRELLE
LE MAGNIFIQUE

— Ce qu'il y a de terrible dans la défaite, c'est l'impuissance...

Celui que le village, tout à l'heure, désignait comme « l'étranger » rejette vivement la tête en arrière. Il darde le menton, respire à fond et s'élançe. Sa voix où l'accent belge met des sonorités de cuivre et de tambour prend de l'ampleur et du rythme. Les mots se mettent à vivre. Ils vous pénètrent. Ils vous frappent. Ils vous brûlent.

— Depuis quinze ans, j'ai connu bien des épreuves. A cause de moi, mon frère a été assassiné. A cause de moi, mes parents sont morts en prison. Mon fils — le seul fils que j'avais — s'est tué à dix-huit ans. Mon foyer a été brisé. Les meilleurs des miens sont tombés au combat. D'autres ont été abattus. D'autres sont murés vifs dans des bagnes. A huit mois, la plus jeune de mes filles était déjà une « reprise de justice ». Dans mon pays, ma tête était mise à prix. On avait pillé ma maison, volé ou sottement détruit mes collections et mes livres. Pendant des années, les polices internationales m'ont traqué. Des tueurs payés par mes ennemis politiques passaient les frontières pour m'abattre. J'ai eu faim. J'ai eu

froid. Je n'avais pas un *douro* dans la poche du seul pantalon qui me restait. Banni, vaincu, je me suis terré quatorze mois dans un réduit dont la fenêtre s'ouvrait sur la cage d'un ascenseur. Tout cela n'est certes pas facile à supporter. Et pourtant...

Ses yeux noirs qui brasillent me fixent si violemment, si intensément que ce regard a la force d'un coup de poing.

— Et pourtant, reprend-il, comparé à cet affreux sentiment d'inutilité qui saisit l'exilé, ce n'est rien. Rien... Lorsqu'on a la certitude qu'on était né pour conduire un peuple, pour faire de l'Histoire, pour agir, pour créer, pour modeler un monde, pour aider les hommes dans leur envie d'être trop grands pour eux et qu'on est là, désormais inutile, immobile, vacant, comme un arbre pétrifié au cœur d'une forêt qui continue de pousser et de vivre et que ce sera peut-être ainsi jusqu'à la mort, cela est abominable. Il n'est de pire torture. C'est cela qui me ronge, qui m'obsède, qui me détruit jour après jour. C'est de cela que je meurs !

Il a crié cette dernière phrase. Ses mains, belles et soignées, qu'il tenait jointes devant lui, sont devenues blanches tant il les a serrées. Aux coins de la bouche, deux rides se creusent. Tout son être est tendu comme jadis quand il enflammait les foules énormes agglutinées dans le Palais des Sports de Bruxelles.

Car cet homme peut se présenter aujourd'hui comme architecte ou professeur; il peut fournir trois passeports dont un au nom d'Henri Duran, citoyen polonais, le second au nom de don Juan Sanchiz, sujet espagnol, rien ne peut lui permettre d'oublier qu'il a été un des plus extraordinaires agitateurs politiques qu'ait connus l'Occident : le chef du rexisme; le dernier grand homme de l'Europe fasciste; celui à qui Hitler a dit un jour : « J'aurais aimé que vous fussiez mon fils »; celui qui s'appellera toujours Léon Degrelle.



Trois passeports, ai-je dit. Et je ne vous ai donné que deux identités. La troisième, c'est Degrelle qui m'a demandé de la tenir secrète.

— Chaque année, je fais quinze mille kilomètres en avion ! dit-il. Elle m'est très utile.

Il m'a demandé aussi de taire le lieu de sa retraite. Sachez pourtant que celui qui entraîna deux mille volontaires wallons jusqu'aux forêts du Caucase vit maintenant non loin de Tanger, dans le décor langoureux d'un pays méditerranéen. Onze mois l'an, le ciel a la couleur des myosotis. Durant quinze jours en octobre et quinze jours au printemps il pleut sur les forêts de chênes-lièges, sur les collines ocre et vertes où les oliviers sont frisottés comme des caniches, sur les minarets blancs et les terrasses des maisons roses. Cela suffit à remplir les sources et à permettre aux jets d'eau de frissonner dans l'ombre douce des « patios ».

Par des chemins couleur de brique, on tourne longtemps dans la campagne. Des moutons paissent. De temps à autre, raide sur son bourricot, un homme passe, indifférent, et il mâchonne parfois un brin de lavande.

Je me suis perdu deux fois. Dans un village un enfant a traversé la route devant ma voiture. Le capot l'a heurté. Il a roulé entre les roues. Trente mères ont aussitôt jailli de maisons basses et sales. Entourant l'automobile, les bras au ciel, elles hurlaient. L'enfant n'avait rien, mais effrayé, pleurerait. Mon équipée eût pu s'arrêter là. C'eût d'ailleurs été dans la logique des événements qui, depuis le début, contraignaient mon entreprise. Quelques jours avant mon départ de Paris, un inconnu m'avait appelé au téléphone un soir, chez moi.

— J'ai appris que vous aviez le projet de retrouver Léon Degrelle, me dit-il. N'insistez pas. Vous pourriez le regretter.

Des portes qui devaient s'ouvrir demeurèrent closes. Des appuis promis se déroberent. Un ancien lieutenant de Doriot intervint auprès d'un de mes amis pour me convaincre de renoncer. La mécanique elle-même participa à ces travaux de ralentissement. A 2 000 kilomètres de Paris, en plein bled, il fallut changer deux fois le joint de culasse en huit jours. Trois fois la batterie flancha. Une pierre brisa le pare-brise. Maintenant il y avait cet enfant qui, sans le mauvais état des routes obligeant à rouler à 15 à l'heure...

Je pus repartir enfin. Encore deux villages. Et puis soudain, du bas d'un vallon où le chemin se rétrécissait pour finir à une sorte de carrière, ce fut la découverte. Là-bas, à trois cents mètres, sur une ligne de crête, dans la lumière qui palpitait, se trouvait la maison, éblouissante de blancheur.

Mi-château, mi-palais, elle dressait sa tour maure de vingt-sept mètres de hauteur où le muezzin devait appeler la vallée à la prière ou au combat. D'où j'étais, je voyais des jardins suspendus, des arcades, des statues, un porche monumental, des vasques, des amphores gigantesques, des terrasses. C'était une demeure pour conte oriental, pleine de magnificence et de mystère. Une grande allée, creusée à flanc de colline, y menait à travers des jardins potagers. Mais avant, il fallait franchir un porche où on lisait ces mots : *La Carlina* et passer devant une maison de gardiens où deux yeux noirs m'observaient.

C'étaient ceux d'une jeune fille de vingt ans, au visage dur et fermé. On m'avait averti de demander à voir Don Juan : depuis son séjour en Espagne, c'est ainsi que Degrelle se faisait appeler.

- Don Juan n'est pas là ! dit la jeune fille.
- Où est-il ?
- Je ne sais pas.
- Qui êtes-vous ?
- Sa secrétaire.

— Et vous ignorez où se trouve votre maître ?

— Il est parti hier pour des affaires dont je ne sais pas encore où elles se traitent.

— Quand reviendra-t-il ?

— Peut-être dans quinze jours. Peut-être dans un mois.

— C'est embêtant ! dis-je. J'ai un message pour lui. Pourrai-je au moins voir quelqu'un de son entourage ?

Elle hésitait, tâchant de deviner qui j'étais et ce que je cachais. Dans une heure, le jour allait baisser. Déjà la cri-nière des collines devenait violette. En contrebas, des hommes chantaient une étrange mélopée, à la fois plaintive et rauque. Ils chargeaient de terre de grands paniers d'osier que des dizaines de mulets portaient sur l'échine, à la façon d'une selle.

— Que font-ils ? demandai-je.

— Ils montent de la terre au nouveau village.

— Pour quoi faire ?

— Pour construire des maisons.

— Don Juan construit des maisons ?

Il y eut un bref éclair dans son regard.

— Deux cents, dit-elle. Une vraie ville. Avec un cinéma, un dancing, une piscine !

— On peut voir ?

Elle eut encore une expression soupçonneuse :

— Restez là, dit-elle. A dix minutes d'ici il y a une dame qui parle bien le français. Je vais la chercher. C'est elle qui décidera.

La secrétaire escalada un talus, disparut et il se passa alors quelque chose d'inexplicable. Du doigt un ouvrier qui passait me désigna la maison. En haut, à la proue d'une terrasse quelqu'un appelait. Je gravis la pente. Surmontant des dalles dorées, un arc de triomphe portait à son sommet un lion des Flandres qui posait son derrière sur l'Angleterre et ses pattes

sur la Lorraine. Au verso, dessinés à la main sur des carreaux de mosaïque, on lisait trois vers de Joachim du Bellay :

*Je goûterai le lieu que je verray présent
Je prendray des douceurs à quoi je suis sensible
Le plus absolument qu'il me sera possible...*

Je notai la citation, en vitesse, mais sentis soudain le poids d'une présence : à dix mètres, une autre jeune fille me regardait. Quatorze ans, quinze peut-être. Des nattes blondes, le visage rond piqueté de taches de rousseur et les épaules des championnes russes. La robe de tissu écossais violet et bleu qu'elle portait avait craqué à la taille tant elle l'emplissait avec vigueur. Bras et jambes étaient nus, solides, musclés. De bonnes joues, un menton mussolinien, un maintien assuré : pas du tout le genre à s'en laisser compter ni à rougir de confusion au premier visiteur.

Elle parlait d'ailleurs avec une brutalité qui me paraissait être, jusqu'ici, l'apanage des adjudants de la Coloniale. Quand elle se présenta : « Marie-Christine Degrelle », je fus surpris de ne pas l'entendre claquer des talons. En trois phrases, elle confirma les dires de la secrétaire : son père n'était pas là; elle ne savait où le joindre, ni comment; la date de son retour était ignorée.

Cela ne me paraissait pas plausible. Il fallait gagner du temps.

— Que c'est beau chez vous, dis-je.

Il y eut le même déclic que chez la secrétaire.

— C'est papa, dit-elle. C'est lui qui a tout fait. Il est formidable. Quand on lui a donné le terrain, il y avait une vieille ferme. Deux pièces où l'on faisait du vin. Maintenant, regardez. A mille kilomètres il n'y a pas une maison aussi belle.

— Il devait être riche pour le faire bâtir, ce palais ?

Elle pouffa, comme le font les écolières, une main en conque, devant la bouche.

— Lui ? Il n'a jamais un sou. On n'a pas de voiture : rien qu'une moto. Quand papa va à la ville, il prend le car. Quatre heures pour soixante kilomètres. Et ça ne sent pas bon, je vous jure. Maintenant, il a deux cents ouvriers et je l'entends toujours dire qu'il ne sait pas comment il va les payer. Puis la paye arrive. Et il trouve l'argent. Il les paye pourtant deux fois le tarif. Il est formidable...

La robuste cheftaine faisant sauter les louveteaux avait fait place à une petite Belge, rondouillette et vive, drôle, animée et amoureuse de son papa. Il n'était que de la laisser parler. J'apprenais tout. Comment Degrelle n'avait pas son pareil pour découvrir des trésors chez les antiquaires, pour pousser au travail un prolétariat naturellement contemplatif, pour créer de la vie, de l'animation, de la fièvre là où une tradition millénaire n'enseignait que l'indolence et l'à-quoi-bon.

— Il ne se repose jamais, disait Marie-Christine. Il dit qu'il aura le temps de se reposer quand il sera mort. Mais ce n'est pas vrai. A peine arrivé au paradis, il donnera des conférences, enrôlera les saints et voudra prendre le pouvoir. Il est formidable, papa !

Du moment que j'écoutais, j'étais devenu un ami à qui l'on pouvait tout dire et tout montrer. Une vieille dame que la secrétaire était allée chercher nous trouva, assis sur un parapet de marbre, en grande conversation. C'était une Belge dont les deux fils avaient suivi « Le Chef ». L'un était mort en Russie, lors de la bataille de Tcherkassy. L'autre était en prison. Elle avait des cheveux blancs, un visage fin, doux et cet air résigné et lointain qu'ont les mères que la guerre a broyées. Un méchant manteau flottait sur son corps maigre.

Il émanait d'elle tant de bonté que j'avais honte de lui taire le motif réel de ma visite. Mais le succès était à ce prix. Je m'accrochai à la fable du message. Quand la nuit assombrit le bleu du ciel et que les feux des bergers s'allumèrent dans la plaine, elle me dit :

— Vous avez peut-être une chance de voir Degrelle. Cette nuit il couche à S... Derrière le palace, près du fleuve, vous verrez un garage, dans un renforcement. Demandez. Il est possible...



L'homme avait des lunettes cerclées d'écaïlle noire, mais pas de col à sa chemise. Assis derrière un comptoir de bois clair il feignait de compulsuer des registres. Près de lui, un jeune garçon déguisé en groom s'appliquait à reproduire la façade de Saint-Pierre de Rome. Il allait sans cesse d'une reproduction photographique à sa feuille, donnait de la règle et du crayon, gommait beaucoup. Par une porte entrebâillée on voyait une salle de bains. Une femme agenouillée épongeait les carreaux. Elle m'épiait, à la dérobée, sous son bras levé.

Degrelle n'était pas là, mais il était exact qu'il dût passer la nuit dans ce curieux hôtel. Si je voulais laisser un mot on le lui transmettrait. Je n'étais pas invité à attendre. Le sort était joué. J'écrivis :

Monsieur,

J'ai entrepris de raconter la vie d'un certain nombre de personnages qui, après avoir été mêlés à l'histoire de ces vingt dernières années, ont plus ou moins disparu de la scène... Il ne s'agit pas de juger leur action, de condamner ou de louer les attitudes qu'ils ont pu prendre, mais de révéler ce qu'a été leur existence « après », comment ils se sont adaptés « quand l'aventure était finie », comment après un destin parfois fracassant ils sont redevenus des hommes presque comme les autres. C'est pourquoi je me suis employé à retrouver votre trace. C'est chose faite. Acceptez-vous maintenant de répondre aux questions que je voudrais vous poser ?

Je lui laissai l'adresse de mon hôtel qui, par une ironie du

sort, était celui d'Angleterre. A minuit le portier m'avertit qu'un message venait d'arriver. Léon Degrelle me recevrait au garage le lendemain matin, à neuf heures.

*

Il eut dix minutes de retard. J'étais assis dans un fauteuil de rotin qui craquait. A 9 h 8 il y eut un pas dans le couloir, un pas allègre, viril, qui sonnait du talon sur le ciment. Et Degrelle surgit.

Bien qu'il ne dût pas mesurer plus de 1 m 74, il me parut grand. La taille creusée, il portait un pardessus gris, de coupe droite, qui n'était pas de l'année. Plus tard, quand je m'effaçai pour le laisser passer, je vis au bas du pan arrière que la doublure était décousue et dépassait légèrement le drap.

Il tenait un porte-documents qu'il fit virevolter pour me tendre la main. Pour contourner la table derrière laquelle je me trouvais, il esquissa deux petits pas de côté. Il y avait en lui un je ne sais quoi qui faisait penser en même temps à un officier en civil et à un danseur.

Sans surprise ni embarras, il me dit tout à trac :

— Vous avez déjeuné ?... J'ai toujours gros appétit le matin.

Dans la rue, il marchait déjà à toute allure.

— Remarquez, j'ai une nature heureuse. Quand j'ai à manger, je mange. Quand je n'en ai pas, je m'en passe. J'ai vécu des mois avec du tapioca dans du viandox. Bah ! C'est pas fort important, hein ?... Mais un bon gueuleton, ça me plaît aussi.

Il bloqua pile devant un café :

— Il y a des croissants aussi bons qu'à Bruxelles...

Il jeta son pardessus. Il portait un complet de flanelle grise. Pendant les cinq jours où je le vis, il n'en changea jamais. Il commanda du café au lait et y trempa les quatre croissants qu'il mangea sans cesser de parler, mais également sans

postillonner, ce qui témoignait d'une grande habitude de discourir à table. A sa boutonnière, on remarquait une petite pièce d'argent terni. Il surprit mon regard.

— Ce sont les Feuilles de Chêne, dit-il. Une des plus hautes décorations de guerre allemande. C'est Hitler lui-même qui me l'a remise à son grand quartier général. Je revenais d'Esthonie. Mes Wallons, là-bas, avaient fait un travail colossal. C'était déjà le commencement de la fin : août 1944. Toute l'Esthonie fuyait devant les Russes. Même les renards argentés. Je blague pas, hein ! A Dorpat, un élevage de deux mille renards avait filé dans nos jambes. Quel bazar ! Une fuite éperdue, des bourgeois, des tâcherons, des paysans, des gagne-deniers, tous mêlés. Et les animaux ! Les femmes qui s'épuisaient sur les routes à traîner un porc, deux ou trois moutons. Les pauvres bêtes avaient les pattes en sang. Une jeune fille poussait un cochon devant elle, comme une brouette, en le tenant par les jambons. Tout flambait. Un pays mourait. Les merveilleuses nuits d'août étaient éclaboussées par les grandes torches rouges des villages en feu. Au P.C. du général Wagner, il y avait des milliers d'Esthoniens de tout acabit, affolés, ahuris, affublés de tromblons, de pétoires, de chapeaux à plumes grands comme ça, et qui n'avaient qu'une envie : décamper ! Le général marchait là-dedans, les yeux couleur de coquelicot : fatigue, manque de sommeil. Il ne savait que dire : « *Grosse scheisse ! Grosse scheisse !* » (grande m...). Toujours admirablement discipliné, le chef d'état-major approuvait : « *Grosse scheisse.* » Même l'ordonnance, en nous apportant les tartines, qui nous répétait gravement : « *Grosse scheisse...* » Et les Russes arrivaient, déboulaient du sud-est, par groupes de six hommes qui se faufilaient dans les faubourgs. Les chars suivaient. J'avais deux canons, cent vingt obus. Ça n'a pas duré longtemps. Mon poste de commandement sauta deux fois. Il fallait tenir pourtant. On a tenu. Le 24, à deux heures, sur 260 hom-

mes, il m'en restait 32. Trente-deux ! Mais les Russes ne sont pas passés. C'est alors qu'Hitler m'a fait chercher. A Toila, je suis monté dans un petit *Fiesler Storch*. Puis, à Riga, j'ai pris un grand avion...

Le front de l'Ouest s'était effondré, mais au G.Q.G. tout le monde était épanoui. Martin Bormann, rond, potelé, la graisse pâle, discutait avec Sepp Dietrich, le visage cuivré comme une bassine. Sepp arrivait de l'Ouest. Il racontait les ravages des *Tipfliegers*. Il vantait la puissance de l'aviation américaine. Mais il ne semblait pas inquiet. Il donnait à chacun de grandes bourrades, buvait du cognac chaque fois qu'il respirait et, à cinq heures du matin, regagnait sa chambre soutenu par quatre géants de la garde.

— On a dit qu'après l'attentat du 20 juillet, Hitler n'était plus qu'une loque. C'est absolument des blagues, ça ! Moi je l'ai vu, en septembre, donc ! Il était voûté. Ses cheveux avaient blanchi. Mais son pas était paisible et son visage plein de fraîcheur ! Je le vois encore devant ses cartes, les mains dans le dos, remuant tout le temps les maxillaires comme s'il mâchonnait quelque chose. Il m'a décoré. Feuilles de Chêne et Médaille d'Or des Corps à Corps. J'ai soixante-deux combats homologués. Puis, il m'a invité à m'asseoir auprès d'une table ronde. Et on a parlé, pendant quatre heures, au mois de septembre 1944, devinez de quoi ? Du libéralisme bourgeois, du libéralisme bourgeois pendant que les divisions aéroportées de Churchill tombaient sur Arnheim !

Léon Degrelle a un rire d'ogre. Il se tamponne la bouche de sa serviette et se lève :

— Vous venez avec moi ? demanda-t-il. Je vais acheter des canons.

*

Au pas de charge, nous arrivons dans un grand hangar. Sous des madriers gisent deux énormes pièces de fonte : des

François Brigneau



L'AVENTURE EST FINIE POUR EUX

Que deviennent les vaincus quand la mort se refuse ?
Que font les aventuriers quand l'aventure est finie ?
Comment vivent les hommes du tumulte et de l'éclat,
quand la lumière de l'actualité a cessé de les éclairer et
quand le silence s'est fait autour d'eux, sinon en eux ?
C'est pour répondre à ces questions que François Brigneau
entreprend l'an dernier à travers l'Europe un voyage à la
recherche du temps passé :

Dans un garage, non loin de Tanger, Léon Degrelle, le chef
du Rex et de la brigade Wallonie, le dernier leader fasciste
d'Occident, achetait des canons...

Sur une pelouse du Kent, un ancien espion communiste
devenu l'auteur fortuné du *Zéro et l'infini*, Arthur Koestler,
essayait de déchiffrer "les signes du destin"...

El Campesino, le général rouge, projetait de renverser
Franco dans les caves du XVII^e arrondissement tandis qu'à
Madrid, O Hö Skorzeny, le colonel S.S. qui "kidnapa"
Mussolini, faisait des affaires d'export-import.

A Munich, Leni Riefenstahl se défendait d'avoir été la
"Pompadour du III^e Reich" pour continuer à être la meil-
leure cinéaste de son époque..

Au Portugal, le colonel Rémy, le seul gaulliste en exil, rêvait
aux saisons de la peur et du courage...

Dans un aérarium de Savoie, l'abbé Pierre, l'insurgé de la
charité, se jugeait et jugeait son action...

Sous la neige de Hollande, Turco Westerling, empereur
raté des Iles de la Sonde, essayait de devenir chanteur
d'opéra.

Huit destins...

Huit destins brisés mais où palpite l'actualité d'hier qui
s'appelle déjà l'Histoire.

Huit destins qui permettent de mieux sentir l'air du temps.

François Brigneau, journaliste et romancier, est actuellement reporter
à *Paris-Presse* où il assure les grands reportages (voyage de Khrouchtchev
aux U.S.A.) et les grands procès (Le curé d'Uruffe, l'Affaire Jaccoud.)
41 ans, marié cinq enfants et une passion : la mer.

Son dernier roman : *Deux femmes* (1958)

Grand Prix de la Littérature policière 1954 *Les aventures de Valentin Vey*.

10 NF + t. l.
1 000 fr.